

PHYSIOLOGIE

DE L'ÉTUDIANT.



PARIS.

AUBERT, ÉDITEUR,
Galerie Véro-Dodat.

LAVIGNE,
1, rue du Paon Saint-André.

Livres illustres.

Les Animaux peints par eux-mêmes, magnifique volume illustré par Grandville. — Les Fables de Florian, par le même artiste. — Les Femmes de Shakspeare, livre de luxe, orné de gravures anglaises. — Les Beautés de lord Byron, texte par Amédée Pichot, gravures anglaises du plus grand mérite. — Le Muséum parisien, texte par L. Huart, dessins par Gavarni, Daumier, Grandville et autres. — Les Fables de Florian, édition illustrée par Victor Adam. — Paris daguerréotypé, les rues de Paris avec texte explicatif et historique. — La Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts, trois gros volumes: 147 portraits des artistes et gens de lettres en réputation. — Les Fastes de Versailles, texte par M. Fortoul, gravures anglaises et françaises. — Physiologies par MM. Balzac, — Delor, — L. Huart, — Lemoine, — H. Monnier, — Maurice Alhoy, — Marco Saint-Hilaire, — Ourliac, — Philipon, — James Rousseau, — F. Soulié et autres; dessins de Daumier, — Gavarni, — Janet-Lange, — A. Menut et autres.

Les Cent-et-Un Robert-Macaire, texte par MM. Maurice Alhoy et Louis Huart, dessins par *Daumier*, sur les idées et légendes de *Ch. Philipon*, 2 beaux volumes, 101 dessins. Prix, 20 fr.

Le Musée pour rire, texte par MM. *C. Philipon*, *Louis Huart* et *Maurice Alhoy;* dessins de MM. *Gavarni*, *Grandville*, *Daumier*, *Bouchot* et autres, 3 beaux volumes. Prix : 30 fr.

Estampes.

Estampes d'encadrement, — Estampes de genre, pour albums, etc., — Modèles de figures, de paysages, de fleurs, d'animaux, — Ornements anciens et modernes, — Costumes de théâtre et de travestissements, — Costumes civils et militaires, — Dessins pour les fabricants d'étoffes, d'impression sur toile et sur papier, de broderies, de tapis, etc., etc.

Caricatures.

La maison Aubert a fondé les journaux qui publient des

PHYSIOLOGIE

DE L'ÉTUDIANT.

IMPRIME PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie

DE L'ÉTUDIANT,

PAR

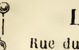
Louis Huart.

VIGNETTES

De MM. Alophe et Maurisset.

PARIS,

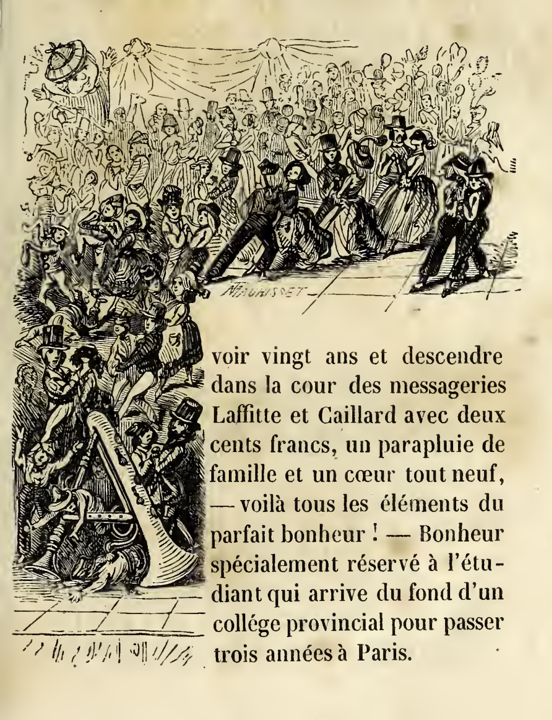
AUBERT ET Cie,
Place de la Bourse, 29.



LAVIGNE,
Rue du Paon-St-André, 1.

CHAPITRE PREMIER.

Entrée en matière et dans la rue Saint-Jacques.



voir vingt ans et descendre dans la cour des messageries Laffitte et Caillard avec deux cents francs, un parapluie de famille et un cœur tout neuf, — voilà tous les éléments du parfait bonheur ! — Bonheur spécialement réservé à l'étudiant qui arrive du fond d'un collége provincial pour passer trois années à Paris.

Certainement ce n'est pas à l'étudiant seulement qu'est réservée la spécialité d'avoir vingt ans, un cœur neuf et un parapluie d'occasion, — toutes les diverses classes de la société, y compris même les pairs de France et les ferblantiers, ont joui plus ou moins de ces divers agréments.

Mais ce qui rehausse bien singulièrement la valeur de toutes ces choses, c'est de les apporter à Paris, — dans ce Paris que l'on rêvait jour et nuit depuis qu'on possédait l'âge de raison et des rêves, — dans ce Paris qui apparaît plus beau, plus brillant qu'une ville orientale des *Mille et une Nuits*, surtout quand on l'entrevoit à la distance de deux ou trois cents myriamètres !

Pour l'étudiant, ce mot magique de Paris ne veut pas dire seulement, comme pour un géographe, huit cent mille âmes ; capitale de la France, cour de cassation, cour royale, musées, commerce étendu en bronzes, dorures et queues de boutons, etc., etc. — Pour l'étudiant, Paris, c'est la *liberté!*

Aussi, à peine a-t-il touché ce sol chéri, que, s'il ne se précipite pas sur le pavé pour l'embrasser religieusement et amoureusement, c'est

qu'il s'aperçoit qu'il est couvert de trois pouces de boue. — (Anciennes mesures : ayez la complaisance de faire vous-même la réduction en centimètres si vous y tenez absolument.)

Dans son extase des premiers instants, le nouveau débarqué ouvre de grands yeux et admire tout ce qui s'offre à ses regards : les commissionnaires, l'horloge de la cour et l'uniforme *vert-sale* du gabelou qui fouille les profondeurs des malles et les mystères des sacs de nuit pour vérifier si un jambon n'a pas fait aussi un voyage d'agrément à Paris sans faire viser son passe-port à la barrière de l'octroi.

Bref, le jeune étudiant admire tout ; et rien ne manquerait à son bonheur s'il ne lui fallait pas en même temps avoir l'œil sur sa malle, son sac de nuit, sa boîte à chapeau, ses poches et son parapluie, — car ses parents et les amis d'iceux lui ont bien recommandé de se méfier des voleurs, des omnibus, des cabriolets, des agents de police, des faux amis, des émeutes, des vins frelatés, des marchands à prix fixe, des chiens enragés et des femmes !

C'est ce qui fait que ses premiers pas dans la capitale sont un peu troublés par une timidité naturelle compliquée d'une appréhension ex-

traordinaire que fait naître le souvenir de toutes ces petites recommandations.



Le commissionnaire, chargé de la malle,

mais non du parapluie, guide les pas du jeune voyageur et le conduit, suivant son désir, au beau milieu de la rue Saint-Jacques, où se trouve l'hôtel plus ou moins garni qui lui a été recommandé par un autre étudiant du même pays.

Si l'hôtel en question n'a plus de chambre disponible, ou si ladite chambre est par trop peu garnie, le nouvel habitant du pays latin passe sa journée à grimper un grand nombre de sixièmes étages pour choisir le logement qui doit enfin abriter sa tête et son parapluie !

Les portiers latins ne manquent jamais de vanter outre mesure les charmes du logement qu'ils proposent, et, tout en montant les cent quatre-vingt-sept marches, ils commencent par le louer beaucoup en paroles ; — par exemple, une fois qu'on est arrivé, il faut un peu en rabattre sur le mobilier, la fraîcheur du papier et autres accessoires — mais le portier se rattrape sur la vue qu'il fait admirer : — effectivement elle est toujours très étendue, et l'on peut compter un très-grand nombre de cheminées et de tuyaux de poêles.

Cela peut plaire beaucoup aux personnes qui

ont du goût et des dispositions naturelles pour la profession de fumiste.



Au milieu de ces pérégrinations dans le quartier latin, le jeune Christophe Colomb qui cherche presque un Nouveau-Monde, ou du moins qui cherche quelque chose d'aussi difficile à rencontrer, puisqu'il veut un logement joli, à un étage pas trop élevé, et d'un prix moins élevé encore, — aperçoit bien de temps en temps, sur son chemin, quelques petits minois

des jeunes naturelles du pays, mais il n'a pas le temps de vérifier si ces femmes sont sauvages.

Du reste, ces habitantes du pays latin lancent au jeune homme un coup d'œil accompagné d'un sourire malin qui veut dire : — Tu n'es pas mal, mais tu sors de ton pays !



Patience, mesdemoiselles (ne vous forma-

lisez pas si je vous donne ce nom), — patience, un papillon brillant ne tardera pas à sortir de cette chrysalide enveloppée pour l'instant dans une longue redingote chocolat ; — patience, avant trois mois, peut-être, ce jeune provincial, dont vous riez aujourd'hui, aura une tenue moderne, chicarde, *chochnosogue,* — et alors il sera bien capable de vous faire tout à fait tourner la tête.

Une fois qu'il a enfin trouvé un logement selon son cœur et selon sa bourse, — une de ces chambres que les maîtres d'hôtel du quartier latin nomment *garnies,* par un déplorable abus de la langue française, l'étudiant passe invariablement ses huit premiers jours, après avoir pris son inscription, à s'égarer dans les rues de Paris en allant visiter tous les monuments, depuis la marmite des Invalides jusqu'à l'ours Martin.

Mais il ne pousse pas la badauderie au point de demander des permissions pour visiter l'intérieur de l'obélisque et du puits de Grenelle, — il laisse cela aux provinciaux âgés de plus de cinquante ans et non vaccinés.

Après ces huit premiers jours de plaisirs et de spectacle, — quand il a tout vu, — et qu'il

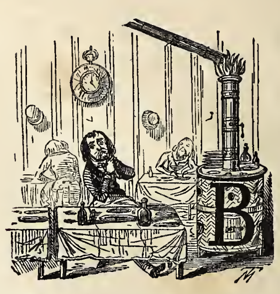
ne lui reste plus qu'une chose à voir, — c'est que sa bourse est à peu près vide, — il songe enfin au travail,

En conséquence il procède au choix de deux professeurs, — et d'une blanchisseuse.



CHAPITRE II.

Où l'on traite spécialement des mâchoires d'étudiants, des biftecks et du caoutchouc.



énie soit la nature, l'intelligente, la prévoyante, l'excellente nature qui a doué les mâchoires de la jeunesse d'une collection de canines, d'incisives et de molaires capables de casser des noyaux de pêche, de briser des cuillers de fer, de broyer un jeu de dominos, même quelquefois d'entamer un bifteck de restaurant à 32 sous !

L'homme ne doit pas vivre pour manger, mais il doit manger pour vivre : cette maxime aussi consolante que peu nourrissante devrait être gravée en lettres d'or dans l'endroit le plus apparent de tous les restaurants du quartier latin, ainsi qu'Harpagon voulait le faire écrire sur la muraille de sa salle à

manger. — Il faut avoir passé par les restaurants de la rue Saint-Jacques pour savoir au juste ce que c'est que l'intelligence humaine quand elle applique toutes ses facultés à un seul objet, — comme, par exemple, le veau décédé avant d'avoir ouvert ses yeux à la lumière.

Dans ce veau, un cuisinier de la rue Saint-Jacques trouve d'abord des côtelettes (ce qui est bien naturel); mais il trouve en outre du filet de bœuf, — idem de chevreuil, — puis des pieds de mouton, — idem de cochon, — puis... enfin je ne sais ce qu'il ne parvient pas à y trouver :.... car rien qu'avec ce veau il vous confectionne, si vous le désirez, une fricassée de poulet, y compris les écrevisses et les champignons.

Après cela, il est impossible de faire des reproches à ces ingénieux restaurateurs; car enfin ils ne peuvent pas fournir, à huit sous le plat de viande, des mets achetés chez Chevet, à moins d'être très-philanthropes et fort riches en même temps.

Car bien des agréments, — nous dirons même le seul agrément qu'a l'étudiant, chez le restaurateur latin, c'est de dîner à la *carte;* — le prix fixe est regardé comme de mauvais

genre : — bien plus, on dîne à la carte sans avoir à s'inquiéter du prix des objets de consommation, — règle générale, tous les plats de viande sont tarifés à huit sous et les plats de légumes à six sous, — même les asperges dans leur primeur ; — seulement, quand vous en demandez on ne vous en sert pas.

L'étudiant est peu gastronome de sa nature ; à vingt ans la gourmandise n'est pas la passion la plus vivace, et rarement le prix d'un dîner de la rue Saint-Jacques s'élève à plus de trente sous : — vous voyez que ce dîner latin se rapproche beaucoup d'un dîner grec, — surtout sous le point de vue du brouet noir des Spartiates, — et une leçon de l'École de droit vaut le bain dans l'Eurotas.

Le vin est regardé comme une chimère, ou, si vous aimez mieux, comme un préjugé, dans la plupart de ces établissements, où l'on mange —parce qu'il faut manger ; — mais où l'on ne boit pas, ou du moins l'on ne boit que la petite quantité d'eau strictement nécessaire pour ne pas attraper la pépie.

Par exemple, tout en rendant justice à l'esprit ingénieux du restaurateur qui parvient à déguiser le veau sous tant de formes différentes,

— l'étudiant regrette souvent que cet homme, par trop ingénieux, ait appliqué la découverte si précieuse du caoutchouc à la fabrication des biftecks.

Certainement le caoutchouc est une bonne chose, une fort bonne chose, mais non pas au beurre d'anchois ou aux pommes de terre, et le malheureux dîneur qui s'efforce d'entamer un bifteck de la rue Saint-Jacques y perd plus que son latin, il y perd quelquefois ses dents.



Quand l'étudiant est économe et qu'il tient

absolument à faire usage de ce bifteck remarquable, il demande un morceau de papier au garçon, l'enveloppe soigneusement—(le bifteck, pas le garçon)—et s'en fait confectionner, chez un culottier, une excellente paire de bretelles élastiques, — en ajoutant cinq ou six francs pour la façon.

Mais on n'a pas tous les jours besoin de bretelles! — alors on se rabat invariablement sur le fricandeau aux épinards, la tête de veau à la vinaigrette, et autres dérivés du veau.

Hélas! quelquefois encore, par un contretemps non moins cruel, on reconnaît que la carte a cherché à vous abuser sur l'âge et le sexe de ce veau,—car ledit fricandeau annonce formellement, et à des symptômes irrécusables, que ce prétendu fricandeau a été taillé dans les flancs d'une génisse morte au milieu des douleurs atroces produites par l'hydrophobie.

On ne donne pas de larmes à sa mémoire,—mais on demande des pruneaux pour dessert, pour rôti et pour entremets.

Puis on va se promener dans le jardin du Luxembourg en mâchonnant un curedent pendant deux heures; on finit ainsi par se persuader quelque fois à soi-même qu'on a dîné. En-

graissez donc avec un pareil régime ! C'est fort difficile ; car jusqu'à présent le pruneau n'a pas encore eu la folle prétention de vouloir faire concurrence au *racahout des Arabes*, dont chaque flacon de deux livres procure, comme chacun le sait, six livres de graisse.

Heureusement que, pour digérer ces trois plats, l'étudiant a la consolation de la demi-tasse et du petit verre ; — car, règle générale, l'étudiant dîne mal, dîne très-mal, quelquefois même ne dîne pas du tout, — mais toujours, comme digestif, il prend la demi-tasse de rigueur.

Puis, outre la demi-tasse il prend des dominos de six heures à minuit ; — ô cafés Procope, Voltaire, Molière et autres, que de magnifiques parties dont vos garçons ont été, sont et seront encore témoins ! — que de révélations palpitantes d'intérêt pourraient faire vos doubles-six s'ils pouvaient parler ! — mais ils ne peuvent pas parler : — d'ailleurs de tout le jeu de dominos le *double-six* est le plus infirme, car l'infortuné se voit toujours bousculé par les joueurs ; et au lieu d'être placé délicatement sur le tapis, qui est une table de marbre, sa

pose est toujours escortée d'un coup de poing.



Du reste, grâce à ce double-six de malheur, il n'est pas toujours très-économique de dîner avec une simple demi-tasse, — et plus d'une fois, de *double-six* en *double-six*, il est arrivé qu'un étudiant, poursuivi par le guignon, s'est vu mettre sur son compte toutes les demi-tasses consommées dans le courant de la soirée par tous les habitués du café. — Total, cinquante ou soixante francs.

Cela s'appelle *empoigner une culotte*, — ce qui fait que, pour solder une culotte pareille, l'infortuné se voit souvent obligé de vendre ses habits.



Ceci nous rappelle qu'en 1835, au café Procope, café des culottes par excellence, — un de nos amis se moquait d'un culotté qui avait déjà une cinquantaine de francs sur le corps, vu le guignon dont il jouissait depuis le commencement de la soirée; — or, tout en riant, le goguenardeur cassa un verre, dont le prix est de quatre sous.

Ne voulant pas payer ces quatre misérables

sous au garçon, notre ami proposa de les jouer au culotté, qui, dans l'espace d'une heure, lui repassa ses cinquante francs. Enfin, à minuit, le prix du verre cassé monta définitivement à quatre-vingt-cinq francs! Jamais verre de Bohême ne coûta ce prix.

L'anecdote est historique, le héros de l'aventure est aujourd'hui notaire royal certificateur; — il peut certifier le fait.



CHAPITRE III.

Du cigare considéré dans ses rapports avec le Code civil.



Il est écrit dans les lois... de la nature que le cigare doit contribuer au bonheur de l'homme en général et de l'étudiant en particulier. —Seulement la nature n'avait pas ordonné que les cigares de la Havane seraient confectionnés dans l'établissement colonial du Gros-Caillou, — colonie qui n'est même pas située *extra muros.*

Enfin n'importe! — Du moment qu'on paie

ces cigares vingt centimes pièce, on doit s'imaginer qu'ils sont bons ; — et comme tout gît dans l'imagination, tout est pour le mieux. — Ce qui n'empêche pas pourtant que de temps en temps des fumeurs, furieux de ne pouvoir allumer ces petites machines confectionnées avec des feuilles de *cabus*, ne fassent des vœux pour que l'établissement national et royal du Gros-Caillou devienne un jour susceptible d'être lui-même roulé en cigare, — ce qui est une manière allégorique et détournée de souhaiter que cet établissement soit bientôt *à bas*.

Tous les étudiants fument, mais tous ne fument pas de la même manière. Il existe une foule de nuances dans toutes ces nuées tabacales qui planent sans cesse comme des nuages au-dessus du quartier latin.

Il est des degrés dans le tabac tout comme dans le crime, — sans autre comparaison.

Le jeune étudiant qui débute dans le Code civil (*titre premier, jouissance des droits civils*) commence par jouir de ses droits de citoyen en achetant un cigare de quatre sous, le plus gros et le plus noir qu'il peut trouver ; — mais, hélas ! les effets les plus prompts et les plus déplorables prouvent au néophyte que le

tabac n'est pas seulement une plante narcotique! Aussi est-ce avec un air d'envie que l'apprenti-fumeur admire les exercices de l'étudiant de septième année, qui fume vingt-trois cigares dans sa journée! — Jugez de la stupéfaction du novice, quand il voit son maître fumer par le



nez, — et même par les oreilles! — Le jeune

adepte-fumeur est obligé d'aller graduellement, et de se mettre d'abord aux petites cigarettes formées avec des feuilles de rose, ou autres plantes qui n'ont pas une action directe et immédiate sur le cœur et sur l'estomac.

C'est humiliant, mais c'est de rigueur! — Quand l'étudiant arrive vers l'article 390, qui traite de l'*émancipation*, il se risque à se lancer dans le véritable cigare de la régie.

Et une fois qu'il arrive à l'article 488, qui déclare formellement qu'à vingt et un ans on est capable de tous les actes de la vie civile, notre jeune Français achète décidément une pipe, qu'il s'occupe à culotter avec tous les soins que mérite ce travail important.

Bref: à mesure que l'étudiant avance dans le Code civil, il découvre quelque nouvelle manière d'employer le tabac; et s'il n'est pas encore arrivé à le mâcher, à l'instar des marins et des tambours de la garde nationale, c'est que le Code civil n'a que 2281 articles, — et c'est fort heureux!

Qu'on dise encore que l'étude du Code civil ne mène à rien; — vous voyez que cela conduit à passer au moins bachelier en cigares et licencié ès-pipes.

L'étudiant en médecine prend ses degrés bien plus promptement encore que l'étudiant en droit, attendu que les études anatomiques, si elles ont un charme, n'ont pas du moins celui de charmer l'odorat, et le tabac remplace avantageusement l'eau de Cologne. — Aussi l'étudiant en médecine, obligé de se parfumer presque du matin au soir, méprise-t-il souverainement le charlatanisme du cigare, bon tout au plus pour des rhétoriciens ou des femmes de lettres ! Ce qu'il lui faut, à lui, c'est une bonne et vaste pipe, qui engloutisse dans ses larges flancs un demi-kilogramme de tabac de caporal.

Avec un ustensile pareil on peut fumer tranquillement depuis le déjeuner jusqu'au dîner, et quelquefois même, le déjeuner et le dîner sont-ils compris dans cette pipe monstre, — surtout du 20 au 30 de chaque mois, quand les fonds sont excessivement rares, et qu'on n'a plus de crédit que chez les marchands de tabac. — C'est une manière de prendre ses repas en reniflant !

Dans toute fête donnée par un étudiant, le cigare joue le premier rôle ; — très-souvent même il arrive qu'il joue tous les rôles, et qu'il

compose à lui seul les diverses classes de rafraîchissements.

Aussi, en général, les dames et demoiselles qui fréquentent ces *soirées nocturnes* ont reconnu la nécessité de se familiariser au moins avec le cigare, et toute *étudiante* pur-sang fume son petit cigare de manière à faire envie aux femmes de lettres les plus célèbres.



Les *lionnes* du quartier latin ont aussi ad-

mis en principe d'hygiène que le tabac est excellent pour la conservation des dents ; seulement, au lieu de s'en frotter légèrement les gencives, elles le fument complétement : voilà toute la différence. — Mais le gouvernement n'y trouve rien à redire, — au contraire !

De tous les auteurs classiques la grisette latine ne connaît guère que deux vers, qu'elle cite volontiers toutes les fois qu'elle allume un cigare : —

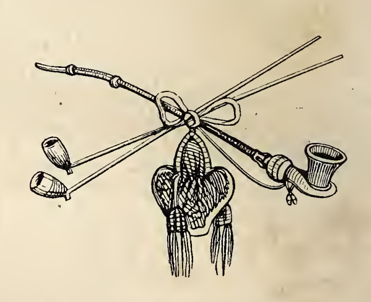
« Quoi qu'en dise *Aristoque*, et sa docte cabale,
» Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale. »

Vous voyez qu'elle écorche un peu les noms propres, et *Aristote* ne se reconnaîtrait peut-être pas dans *Aristoque;* mais le cœur n'y est pour rien.

Cela tient absolument à ce que la grisette latine n'emploie jamais les noms propres ; — elle ne connaît que les *Léon*, les *Auguste*, les *Alfred*, et autres célébrités du calendrier.

Pour elle la *famille* n'existe pas. — Cela tient peut-être à une habitude d'enfance ; — car, la plupart du temps, elle-même ne se connaît que sous le nom de *Fanny*, d'*Angélina* et rarement de *Virginie*!

O tabac de la régie, consolation de l'invalide, agrément de l'étudiant, orgueil du rhétoricien, passion de mon ami Philipon, et ornement de la femme de lettres ! — mon âme se sent disposée à t'affectionner ; mais, par malheur, mon cœur ne peut-il pas te souffrir ? — Cela prouve victorieusement que les estomacs délicats ne peuvent pas digérer les feuilles de chou, n'importe sous quelles formes elles se déguisent !



CHAPITRE IV.

Où l'on prouve que si le lézard est ami de l'homme, — l'homme est ami de la femme.



Depuis un temps immémorial le lézard jouit, dans les meilleures sociétés, — même d'histoire naturelle, — de la réputation d'être un ami de l'homme, — oh ! mais un véritable ami, d'un commerce aussi sûr qu'agréable !

Les nombreuses études de mœurs auxquelles nous nous sommes livré dans le jardin du Luxembourg, et dans les campagnes des environs de Paris, nous ont prouvé que si le lézard était l'ami de l'homme, de son côté l'homme, et surtout le jeune homme, affectionne beaucoup la femme, — ce qui prouve beaucoup d'ingratitude pour le pauvre lézard.

Mais enfin, qu'y faire? le cœur humain a été ainsi organisé; acceptons les faits accomplis, et ne cherchons pas à contrarier les vues et les vœux de la nature.

Or, dans cette affection que le cœur masculin porte pour la femme, nous avons remarqué, — toujours grâce à nos profondes études, — que l'homme aime surtout la femme quand elle est jeune et jolie, — sans doute la nature a eu encore ses raisons pour cela!

Enfin, quoi qu'il en soit, nous devons admettre en principe que ce goût n'a rien de dépravé.

Le cœur de l'étudiant commence à parler presque dès son arrivée à Paris, et ce cœur parle, mais très-haut, quand il rencontre des beautés à l'œil noir, ou à l'œil bleu, ou à l'œil gris, escorté d'un nez grec, romain ou carthaginois; bref, dès qu'il rencontre un œil de n'importe quelle nuance, et un nez de n'importe quelle nation, pourvu que ces organes soient jeunes et du sexe féminin.

C'est d'ordinaire dans le jardin du Luxembourg que l'étudiant commence ses premières armes amoureuses; et il lie conversation avec les petites bonnes, qui, remplies des plus no-

bles sentiments, mettent tant de soins à garder les enfants qu'on leur a confiés, qu'elles ne peuvent plus garder en même temps leur propre vertu.

O bancs du Luxembourg, vous êtes bien coupables! et pourtant il faut bien vous pardonner et vous laisser en place, car, si l'on vous destituait, il faudrait vous remplacer par des chaises, et cela reviendrait absolument au même.



De la petite bonne, qui souvent ne lui accorde que la faveur d'accepter des petits gâteaux, — l'étudiant, devenant plus Faublas, se

lance dans une classe beaucoup plus libre, qui n'est pas obligée de rentrer tous les jours à sept heures du soir pour aller coucher le petit bourgeois : — comme la bonne d'enfant est obligée de le faire, à moins qu'elle ne manque à ses devoirs les plus sacrés; — ce dont elle est immédiatement punie par le ciel et par sa maîtresse, qui la flanque à la porte.

Ces maîtresses sont si ridicules, qu'elles voudraient que pour deux cents francs par an leurs pauvres bonnes s'entretinssent de tout, de robes, de jupons, de bonnets, — et même de vertu ! — Ça n'a pas de nom !

La grisette, en général, n'est pas aussi esclave de la société ; elle peut accepter les billets de spectacle, et rentrer à l'heure que bon lui semble : — pourvu que ce ne soit pas *passé ménuit*, — comme l'a prévenue son portier; — mais alors elle ne rentre pas du tout, ce qui arrange tout le monde.

La première connaissance de grisette se fait invariablement par l'intermédiaire d'un ami ou d'un parapluie, — car le vénérable parapluie de famille joue très-souvent un rôle fort immoral ; et son taffetas vertueux rougirait de servir d'abri à une Virginie de la rue Saint-Denis,

s'il n'avait pas déjà pris le parti de rougir depuis long-temps pour une tout autre cause.



M. Dupin le savant a calculé que chaque orage à Paris faisait faire environ trois cent

quatre-vingt-sept nouvelles connaissances ; car, lorsqu'on a commencé à jouer le rôle de *Paul et Virginie*, on continue cette pastorale pendant huit jours au moins : seulement le dénouement n'est pas aussi lugubre, et la vertu ne finit pas par se noyer dans la mer : — pour deux raisons : parce qu'à Paris il n'y a pas de mer, et qu'il n'y a guère plus de vertus.

Aussi toutes les fois que l'horizon se couvre de nuages — (nous ne parlons pas politique, *style-Constitutionnel*) — on voit une foule de séducteurs se mettre en course avec leur riflard sous le bras, et ils cherchent de toutes parts les jeunes vierges qui ont couru abriter sous une porte cochère leur vertu et leur bonnet à rubans roses ; — car elles tremblent toujours... pour leurs rubans roses.

Alors le dialogue suivant ne manque jamais de s'établir :

— Mademoiselle, acceptez mon parapluie, je vous en supplie !

— (*Tout en se mettant sous le parapluie.*) Monsieur, je ne puis pas ; car, enfin, je ne vous connais pas....

— Ah, mademoiselle ! le ciel n'est pas plus

pur que le fond de mon cœur (*le firmament en ce moment est noir comme le fond d'une écritoire*). Acceptez mon bras, je vous en supplie..... Je serais désolé de vous voir mouillée plus long-temps.

— (*La demoiselle acceptant le bras.*) Non, monsieur... je ne puis pas...

— Ah ! ne craignez rien... Vous apprendrez à me connaître... Plutôt que de vous offenser, j'aimerais mieux vous laisser mon parapluie à vous seule... si vous l'ordonnez... dussé-je être trempé comme un potage et rentrer chez moi avec l'amour dans le cœur et une fluxion dans la poitrine...

— (*La demoiselle se mettant en route avec le monsieur.*) Vraiment, je ne sais si je dois...

Et tout en disant qu'elle ne veut pas accepter le parapluie orné d'un bras, la jeune personne aux rubans roses se laisse reconduire jusqu'à sa porte — et quelquefois au delà.

Puis, une fois la connaissance faite, la politesse exige une visite pour le lendemain, ne fût-ce que pour s'assurer si la vertu n'a pas attrapé un rhume de cerveau... — Puis, de politesse en politesse, on finit par faire une con-

naissance beaucoup plus complète que celle de Paul et Virginie, et on mène une existence émaillée d'amour et de pâtés de veau froid.



Puis, comme on s'est juré amour pour la vie, on est totalement brouillé au bout de quinze jours, — à moins que ce ne soit au bout de huit jours.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet palpitant d'intérêt.



uivant un ordre logique, nous nous sommes occupé, dans le chapitre précédent, des amours de l'étudiant avec la simple grisette, petit bonnet; — mais à mesure que notre jeune homme avance dans l'étude du cœur féminin, il éprouve le besoin de se lancer dans une sphère plus élégante : ce qui ne veut pas dire qu'elle soit plus vertueuse ; car on sait que la vertu affectionne au contraire un costume excessivement simple et tellement modeste même, que de nos jours il serait regardé comme immodeste.

Il serait beaucoup trop long de nous livrer au catalogue des différentes classes de femmes susceptibles d'embellir les jours et les nuits des célibataires de la rue Saint-Jacques, mais nous devons cependant mentionner les diverses transformations que subit cet amour.

L'étudiant en droit de première année affectionne, comme nous l'avons déjà remarqué, les satineuses, brocheuses, blanchisseuses, et autres noceuses.

En seconde année le jeune Faublas déploie déjà les ruses les plus infernales pour triompher de la vertu des fleuristes, modistes et autres jeunes personnes élevées dans les meilleurs principes... du cancan.

En troisième année, enfin, le disciple de Cujas et de l'amour prend des licences complètes dans l'une et l'autre science, et s'élève jusqu'à la hauteur des premières danseuses du théâtre du Panthéon et des prima donna du théâtre du Luxembourg, sans compter les dames du grand monde qui ont leur hôtel ou leur fragment d'hôtel dans le quartier Notre-Dame-de-Lorette.

Quant à l'étudiant qui pousse jusqu'en quatrième année, et qui tient absolument à deve-

nir docteur en séduction, il aspire à la femme mariée légitimement, et a la témérité d'assiéger le comptoir et le cœur des dames de café ou de restaurant les plus renommées;



et cela sans compter deux ou trois intrigues avec de simples modistes qui ne se doutent pas qu'elles ont placé leur affection sur un gros monstre qui les trompe, et à qui la plupart du temps elles le rendent bien, même sans le savoir.

Une fois qu'il est ainsi passé maître dans la séduction, l'étudiant ne regarde les faibles femmes que comme des êtres créés et mis au monde pour son agrément spécial, et il se divertit même de leurs scènes de fureur quand deux rivales viennent à se rencontrer dans le même logement de garçon.



Ces infortunées ont beau lui faire des repro-

ches d'avoir abusé de leur *innocence* (les grisettes sont de charmantes filles qui ont toujours le petit mot pour rire),—le gros sans-cœur rit de manière à perdre les côtes s'il n'avait la précaution de se les tenir à deux mains.

Il ne se laisse même pas alarmer par des cris de vengeance et des menaces de mort proférés les ciseaux à la main; il n'y a qu'une seule chose qui parvienne à faire cesser les éclats de rire qui menacent de devenir convulsifs, c'est lorsqu'une heure après la scène en question il reçoit une lettre conçue en ces termes :

« Monsthre !

» Ge ne vœu riene avvoire ha vou, je vou renvoi doncque tou ce ki je croi viain de vou, par un commissionnère,—je vous prie de payère le porc.

» Celle qui vou detaiste pour la vi.

» AMANDA. »

Après avoir payé le *porc* suivant la recommandation, l'infortuné jeune homme ouvre le paquet joint à la lettre, et trouve :

Une mèche de cheveux ;
Un bouquet de violettes ;
Un volume de Paul de Kock ;
Un fragment de cigare.
Et un enfant non sevré.

Or, cet enfant, âgé de six semaines, est rempli de moyens et crie déjà avec la force d'un enfant de six ans. — Et à cet envoi ne se trouve pas joint le moindre biberon Darbo !



Notre infortuné se trouve donc avoir sur les bras un enfant qui ne se tait pas, bien qu'il le presse contre son cœur de père; —mais en le regardant attentivement, il finit par trouver que le moutard ressemble effroyablement à un étudiant en médecine qu'il soupçonnait depuis long-temps d'entretenir une conversation criminelle avec la perfide Amanda.

Heureux encore quand dix minutes après un second commissionnaire ne vient pas déposer sur les mêmes bras un second paquet, non affranchi, renfermant de nouveau un rebouquet de violettes, une remèche de cheveux, et un remoutard.

Sans compter qu'en vérifiant cet envoi l'infortuné ne s'aperçoit pas qu'on lui restitue une mèche de cheveux châtains et une mèche de cheveux blonds, pendant que lui-même possède une chevelure d'un noir de corbeau.

Ce qui n'empêche pas les enfants de se livrer à un duo qui, pour la force et la durée, éclipse totalement celui des *Puritains !*

CHAPITRE VI.

L'étudiante pur-sang.



Nous devons encore consacrer un chapitre spécial à l'une des spécialités du quartier latin. — Nous voulons parler de l'*étudiante*, qui sort de la classe vulgaire des modistes, couturières et brocheuses et autres grisettes ayant une profession et des principes quelconques. L'étudiante est essentiellement étudiante ; vous seriez commissaire de police, président de tribunal ou gendarme, et vous auriez beau l'interroger sur ses qualités, que vous ne parviendriez pas à en tirer une autre réponse : — *Étudiante* ! Ce qui prouve bien que l'*Alma-*

nach du Commerce vole son public quand il prétend indiquer toutes les différentes classes des professions des habitants et habitantes de la capitale.

L'étudiante, sans aucune autre espèce de comparaison, peut faire concurrence à l'huître sous le rapport de l'attachement et de la fidélité. — Son rocher, à elle, son banc, c'est la rue Saint-Jacques : pour elle, la rive droite de la Seine n'existe pas; et si on lui parle des quartiers Notre-Dame-de Lorette et de la Madeleine, elle prétend que l'existence de ces quartiers est un bruit que la police fait courir.

Non-seulement l'étudiante ne vit que dans le pays latin, mais même très-souvent elle ne connaît qu'une maison de ce même quartier latin.

Attachée spécialement à un hôtel garni, l'étudiante est la chatte de l'établissement; elle voit se succéder des locataires aux locataires, des étudiants aux étudiants, et toujours elle est restée fidèle aux locataires de la chambre nº 7 ou nº 9, — sans que jamais le nº 6 ou le nº 8, quelque séduisants qu'ils soient, aient pu la faire dévier de la ligne de ses devoirs.

L'étudiante ne fait ni de la tapisserie, ni de la

broderie, ni quoi que ce soit d'analogue ; — elle fait uniquement le bonheur de son époux, comme elle l'intitule. — Vous voyez que si l'époux n'est pas heureux, c'est qu'il y met de la mauvaise volonté.

Pourtant, quant il le faut absolument, l'étudiante se décide à prendre une aiguille pour coudre un bouton indispensable à la culotte de l'époux ; — ou quelquefois encore, dans les grands jours de Grande-Chaumière, elle se décide à repasser sa robe — quand la blanchisseuse ne veut plus faire crédit.



Puis le ménage, se rendant à la *Chaumière*

ou au théâtre du Luxembourg, descend la rue Saint-Jacques dans une tenue ficelée, qui excite l'admiration et l'envie de tout le quartier.



L'étudiante descend continuellement le fleuve

de la vie le long du ruisseau de la rue Saint-Jacques ; — nous l'avons déjà dit, jamais elle ne traverse le Pont-Neuf : à moins qu'elle n'y soit totalement forcée pour aller voir un mélodrame extraordinaire au théâtre de l'Ambigu. — Mais c'est excessivement rare : — le reste du temps, elle préfère de beaucoup aux théâtres du boulevard du Temple le Panthéon et surtout *Bobineau*, autrement dit théâtre du Luxembourg ;—car là, du moins, les étudiants et les étudiantes sont tout-à-fait chez eux, et maîtres absolus de leurs mouvements et de leurs écorces d'oranges.

Et puis, un autre motif non moins puissant, c'est que le prix des avant-scènes de Bobineau est de *vingt sous*, tandis que l'Ambigu coûte trois francs : — un ménage latin a infiniment trop bon genre pour aller ailleurs qu'aux avant-scènes. — Or, six francs, cela rognerait infiniment le budget, s'il fallait de temps en temps prélever six francs pour cet usage, quand il faut vivre pendant trente jours et quelquefois même pendant trente et un jours avec cent ou cent cinquante francs — tout compris, — même les revenus de l'étudiante et la pension que lui fait sa famille.

Après cela, quelle que soit la gêne du ménage latin, madame ne se prive jamais d'aller à Bobineau quand l'affiche est gigantesque, ce qui arrive au moins trois fois par semaine. — Les Romains disaient : *Panem et circenses*, — les Latines modernes disent : *Bobineau et des oranges!* et encore la plupart du temps ces oranges sont-elles des pommes!



CHAPITRE VII.

De la vertu, du roi David, du cancan et de la garde municipale.



Fouillez tous les auteurs les plus anciens, — consultez tous vos amis les plus savants, — lisez le récit de la mort de Caton, — interrogez votre portier sur toutes les jeunes locataires de votre maison, et vous arriverez immanquablement à déclarer

avec tous ces personnages ci-dessus : — que *la vertu n'est qu'un nom !*

Ne poussez pas d'exclamation, lecteur ! — Ne rougissez pas, monsieur ! — Ne m'appelez pas polisson, mademoiselle ! — Je ne suis pas aussi immoral que j'en ai l'air au premier abord; et en vous disant que la vertu n'est qu'un nom, je ne prétends nullement induire rien de fâcheux sur l'honneur d'un chacun ou d'une chacune : je veux seulement dire que tout est de convention sur la terre, et que ce qui est déclaré très-vertueux dans certains temps et sous certains degrés de latitude et de longitude, et disons même plus, à certaines heures, est, au contraire regardé comme chose immorale trois cents ans plus tard, et vingt-cinq degrés — ou vingt-cinq minutes plus loin.

Certains peuples sauvages offrent gratis leurs femmes aux voyageurs. — Les aubergistes français, dits civilisés, se contentent de leur offrir de très-mauvais matelas qu'ils font payer horriblement cher.

De midi à six heures du soir, les Parisiennes portent des robes montantes comme des religieuses et rougiraient jusqu'au blanc et au noir des yeux si on découvrait seulement leur cou ;

— et de huit heures du soir à minuit, elles se rendent à des bals ornées de robes décolletées jusqu'au creux de l'épigastre.

Chez les Spartiates, peuple moral entre tous les autres peuples de la Grèce, deux ou trois fois par an on faisait danser toutes les plus jolies personnes de la ville, sans le moindre costume, devant tous les jeunes gens très-vertueux de la même ville; — et pendant le reste de l'année on les entourait de voiles fort épais.

Bref, nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les caprices de ce qu'on est convenu de nommer la *vertu*; et nous arrivons promptement à cette conclusion : c'est que la danse folâtre si désavantageusement connue dans la société sous le nom de *cancan* et autres synonymes sera peut-être la seule danse enseignée dans tous les pensionnats de Paris d'ici à cinquante ans; et les personnes qui se permettraient le *menuet* seront sans doute mises à la porte des bals publics ou privés, comme dansant un pas attentatoire aux bonnes mœurs et à la vertu de l'époque.

La danse nationale actuelle du pays latin est le cancan. Nous ne nous sentons pas la force de blâmer le pays latin; car, après tout, le

cancan est une danse fort amusante, et l'étudiant n'a peut-être d'autre tort que d'être en avant de cinquante ans sur les idées de son siècle.

Le roi David dansait devant l'arche pour divertir le peuple hébreu. Or, d'après les auteurs les mieux renseignés sur la matière, le roi David dansait un pas très-folâtre ; ce que nous croyons sans peine, car sans cela il aurait manqué son but et n'aurait nullement diverti ce bon peuple hébreu. Or, toujours d'après ces mêmes auteurs les mieux renseignés, nous apprenons que la danse du roi David était vive, amusante, et accompagnée de beaucoup de gestes : c'est la définition exacte du *cancan de l'étudiant.*

Après tout, ce qui prouve bien encore que tout est de convention ici-bas, c'est qu'un cancan, un joli cancan restant dans de certaines limites, est tout aussi gracieux que le fandango ou le bolero ; de plus, il est beaucoup moins immoral que ces danses, qui pourtant ont été naturalisées jusqu'en plein Opéra, avec subvention de sept cent mille francs.

La Grande-Chaumière du boulevard Mont-Parnasse est le conservatoire classique du genre. C'est là que les Vestris de l'École de droit dé-

ploient leurs grâces avec les Elssler des magasins de modes, et de nombreux élèves de droit et de cancan de première année suivent d'un œil enthousiaste le couple qui s'est acquis la plus brillante réputation dans cette spécialité.



Il est bien certain que le cancan français est une danse beaucoup moins... décolletée que le fandango, le bolero et la cachucha, qui cependant ont l'honneur d'être tolérés, et même d'être admirés sur tous les théâtres les plus royaux d'Espagne et de France.

Le fandango, ayant un jour été traduit devant l'espèce de *police correctionnelle* du pays, n'eut pas de peine à gagner son procès ; et vous savez que les juges furent transportés, ravis par ce pas gracieux, qu'ils firent danser, en plein tribunal, par un couple charmant.

Si, en France, le cancan se tire quelquefois moins heureusement de ses citations devant la sixième chambre, cela tient absolument à ce que la plupart du temps cette danse est reproduite à l'audience par un *garde municipal,* qui veut donner au président une idée du pas qui a motivé l'arrestation du jeune prévenu.

C'est déplorable ! — Car le garde municipal manque totalement de grâce et de moelleux dans ce genre d'exercice.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le président s'imagine avoir une idée du cancan, et condamne l'étudiant, qui se trouve doublement humilié, — d'abord d'être condamné, — et en-

suite de ce qu'on lui attribue une danse aussi grotesque, aussi peu *chicandarde* que celle de ce garde municipal, qui n'a pas les premiers éléments de l'art !



CHAPITRE VIII.

Où l'on explique la mortalité qui règne sur les portiers du pays latin.



Un étudiant en médecine est en général un charmant garçon, sans souci, bon vivant, et racontant volontiers le mot pour rire ; mais il a des moments bien désagréables en société, et pour la société.

C'est quand il veut à toute force soigner les personnes qui éprouvent la plus légère indisposition ! Par suite d'un dévouement, très-louable au fond, l'étudiant en médecine est toujours disposé à couper la jambe ou même les jambes

à son meilleur ami, pour peu que cet imprudent se soit laissé aller à pousser un cri de douleur arraché par un simple cor.

L'étudiant en médecine, par suite de ses connaissances approfondies du corps humain, voit du danger dans les plus simples affections, et à propos d'un rhume de cerveau il vous parle immédiatement *coryza*, *pleurésie*, *péri-pneumonie*, *apoplexie*, *asphyxie*, et, fin finale, *mort ;*

A moins que l'on ne consente à se laisser tirer deux ou trois litres de sang (nouvelle mesure) et à se laisser appliquer sur l'estomac un vésicatoire plus large que l'estomac lui-même !

Si l'on refuse les bons offices de ce Marjolin très-futur, il se fâche naturellement contre l'ami qui lui fait l'affront de douter de son talent ; — quelquefois même il lui en demande raison les armes à la main :—il veut le tuer avec une épée, — de sorte qu'autant vaut accepter la lancette ; — on n'en meurt pas toujours.

L'étudiant en médecine est heureux le jour où il peut enfin rédiger une ordonnance, et, d'ordinaire, le premier malade qu'il soigne c'est son portier ; — c'est ce qui explique la mortalité qui règne sur les portiers du pays latin.

Les uns cherchaient à expliquer le fait en disant que cela tenait à l'air de la rue Saint-Jacques, — les autres à la profession, — ceux-ci à l'eau, — ceux-là au vin. — Erreur que tout cela; cela tient tout uniquement aux ordonnances du jeune locataire qui paie son portier pour faire son ménage et ses commissions, et qui, sous le prétexte qu'il a pris cet homme pour tout faire, lui fait avaler des médecines inventées primitivement pour les chevaux les plus robustes. Infortuné portier ! du moment où tu tires



la langue à ton jeune locataire apprenti-doc-

teur, tu peux être certain que dans trois semaines tu ne lui tireras plus le cordon !

Du reste, le jeune docteur est consolant dans ses ordonnances, il dit toujours : — Ce n'est rien.... nous allons vous appliquer soixante-quinze sangsues,.... pour commencer,.... puis vous prendrez chaque cinq minutes une cuillerée de jalap .. un vésicatoire sur l'épigastre.... un moxa sur les reins... et un séton au nez... Ce n'est rien du tout!

Faites-vous donc baptiser, vivez donc pendant cinquante-six ans en bon chrétien pour finir de la sorte !

Quand le malade a cessé de l'être, l'étudiant en médecine ne peut pas s'expliquer comment cet homme a pu succomber à un simple rhume de cerveau, traité surtout, dès son début, d'une manière aussi énergique, et il se plaint à la famille de ce que cet homme dissimulé lui avait caché sans doute plusieurs autres maladies dont il était atteint depuis long-temps !

Après cela le jeune docteur se console en répétant que nous sommes tous mortels! — Cette maxime est vieille, mais elle n'est guère consolante... pour ses malades surtout.

Vu les études spéciales de l'étudiant en mé-

decine, sa chambre est décorée d'une manière plus complète que celle de l'étudiant en droit ; — on trouve toujours sur sa cheminée, en guise de pendule, une tête de mort : —cela fait mieux qu'indiquer la marche des heures et du temps, cela en indique même les ravages.



Aussi les jeunes grisettes débutent-elles rarement par placer leurs affections sur les étudiants en médecine. Cette maudite tête de mort leur cause un effroi qu'elles ne peuvent vaincre de long-temps. — Ce n'est que dans la suite, quand elles ont acquis une plus grande force d'âme, qu'elles se décident à contempler, sans trop de palpitations, ce genre de pendule, dont le grand ressort est cassé pour l'éternité.

Les modistes jalouses, qui s'avisent de fouiller dans la chambre d'un étudiant soupçonné d'in-

fidélité, font quelquefois des découvertes qui les dégoûtent à tout jamais de sonder les mystères des armoires pendant l'absence de leur amant.



Du reste il arrive très-souvent que l'amour d'une grisette pour un étudiant en médecine se

porte jusque sur la médecine elle-même,—surtout quand ladite grisette, se regardant un beau matin dans un fragment de miroir, s'aperçoit que la vieillesse s'avance avec ses pattes d'oie; —alors notre grisette, voulant acquérir un état honorable pour son âge mûr, se jette à corps perdu dans la médecine: seulement, au lieu d'apprendre à tuer le pauvre monde, elle apprend à le faire naître; — autrement dit, elle se fait sage-femme. Mission honorable et toute de confiance. —Et après avoir pris ses degrés selon les formalités voulues par la loi, l'ancienne grisette décore sa fenêtre d'un magnifique tableau représentant invariablement une dame en chapeau à plumes, tenant dans ses bras un enfant qui vient de naître, et *beau comme le jour!*

Seulement, la sage-femme ne s'appelle pas Angélina ou Mariette, — c'est madame veuve Dubois, ou veuve n'importe quoi.

Dans le fait, si elle veut porter le nom d'un de ses nombreux époux, elle n'a que l'embarras du choix; —elle peut aussi parfaitement s'intituler veuve, car, s'ils ne lui ont pas été enlevés par la mort, ils l'ont été par la diligence Laffitte et Caillard, et cela revient au même.

CHAPITRE IX.

Où l'on habille très-mal les tailleurs de l'époque.



En vérité, je vous le dis : l'homme est né pour vivre en société et en culottes. — Cette maxime, aussi vieille et consolante que chaude et pudique, est mise religieusement en pratique par l'étudiant, qui, à peine arrivé dans la rue St-Jacques, dépouille le vieil homme et la vieille redingote pour adopter le costume parisien, le plus capable de fasciner les yeux des faibles modistes et des sensibles lingères.

Pour suivre donc cette loi immuable de la nature et les ordonnances de police, pendant long-temps l'étudiant, qui tenait à se procurer

une simple redingote ou un vulgaire pantalon, n'avait qu'à se rendre chez le premier tailleur venu.

Grâce au renouvellement des saisons et des pantalons, un beau matin le tailleur se présentait avec un mémoire d'une taille... patagonienne.



Le jeune débiteur, en Français parfaitement

bien élevé, s'empressait d'offrir une chaise à son créancier, — mais il ne lui offrait absolument que cela.

Je me trompe pourtant, quelquefois il lui offrait encore un cigare; — mais c'était alors l'effet d'une générosité poussée à ses dernières limites, — sauf à allumer cedit cigare avec le mémoire lui-même.

Les tailleurs de Paris, voyant que s'ils continuaient ce genre de commerce ils courraient grand risque de voir aller tous leurs bénéfices en fumée, ont adopté une nouvelle mode en faits d'habits et de paletots. — Voici comment on procède actuellement pour se faire costumer.

Un jeune homme qui désire un simple gilet est forcé d'aller d'abord de très-grand matin frapper à la porte d'un banquier, en lui disant: « Monsieur, voudriez-vous avoir l'extrême complaisance de me prêter trente-cinq francs ? »

Le banquier vous regarde un instant entre les deux yeux, puis se décide à vous fermer sa bourse, sans préjudice de sa porte sur le nez.

Alors vous allez chez un commissionnaire au Mont-de-Piété, et ce fonctionnaire public, auquel vous adressez la même supplique que ci-dessus, vous demande votre nom, prend des

renseignements sur votre position sociale, votre famille, et, apprenant avec satisfaction que vous offrez toutes les garanties désirables, n'hésite pas à vous remettre trente-cinq francs sur le dépôt de votre montre en or.



Une fois que vous avez ces fonds vous allez frapper à la porte d'un tailleur, et vous le priez de vous prendre mesure. Ledit tailleur, avant de prendre ses mesures, prend votre argent,

et vous livre sa marchandise dans le délai de huit mois. Voilà ce que ces messieurs appellent *travailler au comptant.*

Je ne crains pas de le déclarer : du jour où le tailleur s'est livré au procédé mesquin dont je viens de vous entretenir, il a considérablement perdu dans mon estime et dans mon mémoire aussi. Jusqu'à ce jour, le tailleur exerçait une profession noble, belle, philanthropique; car, après tout, le tailleur agissait bien plus libéralement encore que la Providence, qui se contente de donner de la pâture aux petits oiseaux. Or, ce bienfait, qui a été loué outre mesure dans différents vers, ne coûtait à la Providence qu'un peu de mouron, quelques vieilles croûtes de pain, plus des cerises dans la belle saison. Mais le tailleur donnait plus que la pâture; il donnait des vêtements aux petits des humains.

C'est-à-dire que le tailleur devait passer des moments fort agréables en allant se planter au milieu du boulevard des Italiens, et en regardant défiler tous les jeunes fumeurs qui embellissent cette asphalte de leur présence; il pouvait se dire : « Si je n'existais pas, tous ces beaux jeunes gens n'auraient pour tailleurs qu'un simple figuier. O jeunes gens, jeunes gens, bé-

nissez-moi, car je vous couvre de mes bienfaits! »

Hélas! hélas! qui l'a tout à coup transformé d'une manière si déplorable, lui philanthrope, en avide fournisseur, en impitoyable créancier, en cruel bédouin?

Il y a quinze mois un tailleur auquel vous auriez écrit de venir toucher de l'argent serait accouru immédiatement chez vous, mais pour vous demander raison de l'insulte que vous lui faisiez. Aujourd'hui, plutôt que de se battre avec vous pour un pareil motif, il se laisserait plutôt payer trois fois de suite et comptant le même pantalon!

Tout cela est inexplicable et rentre réellement dans le domaine des mystères de l'Apocalypse; d'où l'on peut conclure que la fin du monde approche, et qu'à titre d'à-compte la fin des paletots est arrivée pour une foule de jeunes gens.

Ainsi donc, ô mes frères! faites pénitence, brossez bien légèrement vos pantalons, soignez vos gilets comme la prunelle et le blanc de vos yeux, et mettez de l'encre sur les coutures de vos vieux habits, — afin que ces vêtements puissent vous couvrir jusqu'à la fin du monde,

si par hasard cet épilogue universel n'arrivait pas aussi promptement que nous l'annonce l'*Almanach prophétique* de Barestadamus.

Car enfin il ne faut pas arriver dans la *vallée de Josaphat* avec une tenue d'actionnaire. Il est vrai qu'on aurait la chance d'être récompensé par le royaume des cieux.

C'est seulement depuis que le tailleur a pris les nouvelles et déplorables mesures détaillées plus haut que l'étudiant pousse de temps en temps un soupir et se lamente sur les ravages du temps, qui détériore petit à petit les monuments en marbre et les pantalons en elbeuf.

Et c'est en regardant d'un œil attendri ce vêement, dont les fils bleus ont souvent blanchi avant l'âge, que l'étudiant souhaite pour la première fois de sa vie peut-être d'avoir vingt-cinq mille francs de rente et Humann pour tailleur!

Car ce célèbre arbitre de la mode fournit immédiatement douze ou quinze pantalons à tous les élégants dandys qui forment sa clientèle, — et cela sans prendre le moindre renseignement sur leur solvabilité, — pourvu qu'il soit parfaitement sûr d'être payé à la fin de l'année.

CHAPITRE X.

Les plaisirs d'hiver.

Mars et avril sont regardés en province et dans quelques quartiers de Paris comme les premiers mois du printemps. — Mais le véritable printemps du quartier latin commence vers le 5 novembre. — C'est à cette heureuse époque qu'arrivent toutes les voyageuses hirondelles qui étaient allées passer trois mois dans les vieilles murailles du manoir paternel.

Toutes les rues du pays latin prennent alors

un air de fête qui fait plaisir à voir, et rien ne manque à ce printemps latin, pas même le vert, car toutes les enseignes des restaurants et fricoteurs sont rebadigeonnées avec le plus beau vert-pomme que l'on puisse trouver.

Les étudiants, et surtout les étudiantes, ne voient arriver le mois des roses qu'avec effroi, et ils répètent avec Béranger :

« Maudit printemps, reviendras-tu toujours? »

Puis, ce qui seul suffirait pour faire chérir l'hiver à l'étudiant, c'est le bal masqué, ce fameux bal masqué, dirigé par l'archet du grand Musard, — archet qui est un petit morceau de bois noir, ou autrement dit bois de réglisse.

Il faudrait qu'un étudiant fût bien dangereusement malade pour ne pas assister au premier bal masqué, et encore même dans ce cas il trouverait deux ou trois amis qui se chargeraient de le transporter au milieu de cette société aussi nombreuse que peu choisie ; — et qui sait même? ça ne pourrait que lui faire le plus grand bien, pour peu que le médecin lui eût ordonné de se faire transpirer.

Mais fort heureusement l'étudiant n'en est pas réduit à cette fâcheuse extrémité, il jouit

ordinairement d'une bonne santé ; — il est vrai qu'il ne jouit guère que de cela.

C'est costumé en galant débardeur ou en fringant hussard qu'il fait son entrée au milieu du bal de la Renaissance. — Gare les jambes, et surtout gare les cœurs !



Ohé ! ohé ! les débardeurs, les noceurs, les

hussards et les chicards ; au galop, au galop ! — Et que ceux qui ont la faiblesse de tenir à rentrer chez eux au grand complet prennent la peine de numéroter leurs os. — Ce qui sera égaré se retrouvera et pourra se remettre en place.

Maintenant en avant les violons, les pistons, et même les canons, si on en a ; — en avant le grand galop, et tant pis pour ceux qui tombent !



Les culbutés ne peuvent se relever qu'au bout

d'un quart d'heure, mais ils n'ont pas à craindre pour leurs cors aux pieds; — on leur marche de préférence sur l'estomac.

Qui n'a pas vu le grand galop Musard n'a rien vu, et qui l'a vu désire le revoir encore, — de loin, de très-loin, vu l'entraînement général qui s'empare de toute la société, car telle personne de mœurs paisibles, d'un tempérament *repletoso - lunettoso - tranquilloso - sanguin*, s'est trouvée subitement roulée au fond de la salle rien que pour avoir aventuré le bout de son nez de carton à proximité d'un de ces agréables galops.

Comme c'est agréable quand on n'aime pas la danse, et surtout qu'on ne peut pas supporter que les autres vous dansent sur le ventre !

Le plus fâcheux de tout cela, c'est que le divertissement du bal masqué revient à un prix fou, même quand on ne prend ni fiacre, ni socques articulés.

Les billets d'entrée, les costumes, et surtout les rafraîchissements, sont ruineux, — au prix où est le punch, — et surtout quand on entreprend de rafraîchir ainsi une *débardeuse* non moins sensible qu'altérée.

Pendant le carnaval l'étudiant fait très-sou-

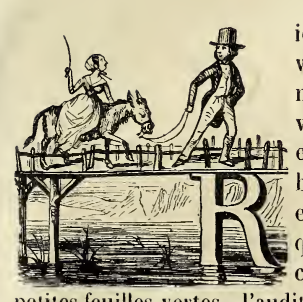
vent connaissance avec un autre masque nommé usurier, qui, moyennant une lettre de change de cinq cents francs endossée par le même jeune homme, lui donne soixante-sept francs, et l'*appoint* en *créosote-Billard*, en collections du *Constitutionnel* et en flacons de l'eau du docteur Gannal.



Mais on a soixante-sept francs !

CHAPITRE XI.

Les plaisirs d'été.



iez tant que vous voudrez, mais il n'en est pas moins vrai que la grisette est très-sensible aux beautés de la nature et aux joies pures que procurent la contemplation des petites feuilles vertes, l'audition des petits rossignols, — et la consommation des gros melons.

Dès qu'avril vient ouvrir les boutons de violettes et fermer les bals du Prado, l'étudiante

éprouve l'irrésistible besoin d'aller à *Mémorency* èt autres lieux où l'on trouve peu de rossignols mais beaucoup d'ânes : — animaux qui du reste leur sont bien préférables pour les cavalcades.



La grisette affectionne donc les merveilles de la nature, mais c'est surtout lorsque ces mer-

veilles se manifestent sous la forme de magnifiques cerises, de superbes radis et de monstrueuses groseilles ; — le tout cueilli, non épluché, et dévoré sur pied.

Une fois qu'on s'est livré à ces premiers divertissements champêtres et potagers, on songe aux plaisirs de l'équitation, avec ou sans caleçon, — attendu que les ânes ont généralement la vue basse, — et si la chute a pour témoin un simple mortel à deux pieds, tant pis...... si ses regards sont blessés.

Du reste, les âniers de Montmorency et de Boulogne ne manquent jamais de vanter toutes les qualités physiques et morales de leurs quadrupèdes ; — c'est vraiment un panégyrique qui serait capable de faire rougir l'espèce humaine, — et l'ânier finit toujours par dire que son coursier, qui primitivement était né pour être mouton, n'a peur d'absolument rien, — excepté des chiens, des piétons et des poteaux.

En outre, ces mêmes âniers, qui ont toute l'astuce des plus grands diplomates, ont divisé les ânes en deux classes, suivant qu'on désire en louer à l'heure ou à la course.

Les ânes qui vont à l'heure sont tous paralytiques et font une demi-lieue en deux heures,

de sorte qu'ils rapportent beaucoup à leur bourgeois.

Quant aux ânes pris à la course, ils sont excessivement nerveux et, au bout de cinq minutes de connaissance, ils se brouillent tout à fait avec leur voyageur, et, sans le moindre propos, le laissent au milieu du chemin, — à moins que ce ne soit au fond d'une mare.

Puis l'animal, plein d'intelligence (nous parlons de l'âne), revient à son domicile ; et c'est ainsi que dans l'espace d'une heure on le loue souvent pour trois ou quatre parties de plaisir.

Mais tout cela n'empêche pas que les promenades à âne ne soient une délicieuse chose quand on est amoureux ; car cela aide puissamment à faire connaissance avec la beauté que l'on escorte d'abord, et que l'on ramène ensuite.

Après la calvacade à âne, le plus grand plaisir des parties de campagne consiste dans le repas sur l'herbe, — ou sur la poussière, à défaut d'herbe, — ce qui arrive très-souvent, à moins qu'on ne prenne la peine d'aller à quinze lieues de Paris.

Règle générale : toutes les fois que, dans un *dîner sur l'herbe* (on persiste à les appeler

ainsi), on compte sur le plat que doit apporter chaque convive, il arrive invariablement que la surprise consiste toujours dans un pâté de veau froid. — Autant de têtes, autant de pâtés. — On est surpris, mais désagréablement.

Aussi la grisette la plus cuisinière de la société propose-t-elle de varier l'uniformité de ces divers services par une entrée de *salade* que l'on se procure tant bien que mal chez le premier villageois venu, — moins l'huile et le vinaigre ; — mais on a du sel, beaucoup de sel.

Enfin, on court dans cinq ou six autres endroits, on parvient à trouver à peu près les autres accessoires de rigueur : — que disons-nous ! — au milieu du repas, on trouve même des accessoires qui ne sont pas de rigueur ; car, en mangeant de cette fameuse salade, il est rare qu'on ne sente pas croquer sous les dents quelque chose d'hétérogène.

Les uns disent : *Que diable est-ce que je sens-là?* — Les autres : — *Tiens ! c'est un croûton!*

Enfin des convives ne disent rien du tout, mais se mettent à fouiller dans la salade, et

découvrent..... des hannetons ! — Surprise générale. — Tableau !



Après cela, mon Dieu ! il n'y a pas de quoi s'effrayer outre mesure, — le hanneton n'est pas mauvais pour l'estomac, — à moins qu'on n'en fasse abus et qu'on n'en consomme immodérément.

Ce qui n'empêche pas que la société se prive d'achever une salade ainsi émaillée de coléoptères, et se hâte de prendre un coucou pour revenir à Paris, où l'on fait tant que l'on veut des festins de Balthazar à quarante sous par tête. — Et si l'on tient à être encore mieux servi, on n'a qu'à y joindre un supplément de dix francs.

Mais le fâcheux de tous ces plaisirs d'hiver comme d'été, c'est qu'ils coûtent très-cher; — et les cartes de restaurant surtout nécessitent pour l'étudiant la ressource de la *carotte*, dont vous trouverez la *monographie* dans le chapitre suivant si vous voulez bien prendre la peine de le lire.



CHAPITRE XII.

De la carotte considérée comme légume nourrissant.



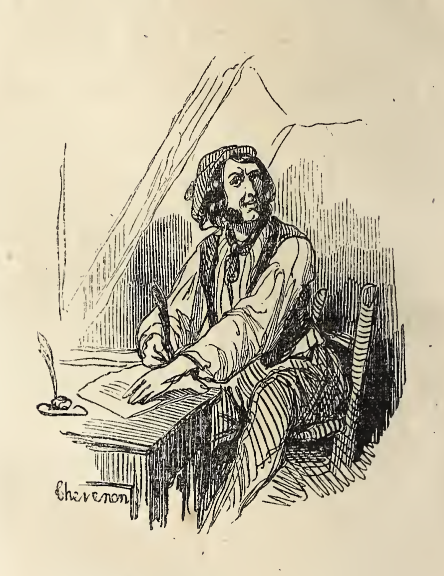
Jamais plante rare, arbuste précieux, camélia, tulipe de Hollande, rhododendron ou giroflée ne furent cultivés avec plus de soin que la simple carotte, légume considéré à juste titre par tous les horticulteurs du pays latin comme le plus excellent, le plus succulent et surtout le plus nourrissant!

L'étudiant a beau faire des économies sur sa nourriture et sur l'achat de ses titres de droit; il n'en reconnaît pas moins immanquablement

vers le 15 de chaque mois que l'or est une chimère, et l'argent aussi! S'il est un moment désagréable dans l'existence d'un jeune homme nerveux, c'est lorsque, fouillant dans toutes les cavités les plus profondes de ses tiroirs, de ses armoires, de ses poches et de ses goussets, il s'aperçoit, après de nombreuses recherches, que, pour payer ses inscriptions, sa blanchisseuse, son tailleur, ses dîners, ses déjeuners, ses allumettes chimiques allemandes, ses professeurs et ses cigares, il lui reste la somme de dix-huit sous (tout compris) — dont une pièce de quinze sous excessivement rognée et trois monacos!

Avec ces dix-huit sous il s'agit de vivre jusqu'à la fin du mois qui a 31 jours, et en outre de payer un chapeau rose promis depuis longtemps. Vous m'avouerez que voilà un problème assez difficile à résoudre; feu Archimède, qui dans son temps passait pour être très fort sur les problèmes, les logogriphes et les charades, aurait peut-être perdu son grec dans cette question de dix-huit sous. Eh bien! il n'est pas un étudiant en droit, même de première année, qui ne s'en tire parfaitement, grâce à la carotte.

Voici l'épître dont accouche notre jeune homme, après qu'il s'est livré pendant quelques quarts d'heure aux réflexions que nécessite la gravité des circonstances.



« Mon cher père,

» Je vous annonce avec satisfaction que je

» continue à me bien porter, quoique je tra-
» vaille beaucoup.



» Tandis que la plupart de mes camarades
» ne prennent qu'une *inscription* tous les
» trois mois, j'en prends une régulièrement
» tous les mois ; je vous serais même obligé de
» vouloir bien m'envoyer le plus promptement
» possible trente francs pour cet usage.

» Je vous préviens aussi que j'ai acheté hier
» une nouvelle édition du *Code civil pour*
» *l'année* 1840 ; comme j'achète beaucoup

» d'ouvrages au même libraire-éditeur, il m'a » fait un rabais de 25 0/0, et je n'ai payé ce » *Code* que 38 francs.

» La fête de mon professeur arrive bientôt, » et j'ai communiqué à mes camarades l'heu- » reuse idée d'ouvrir une souscription pour » offrir à ce vénérable vieillard un souvenir de » l'affection et de la reconnaissance de ses élè- » ves, une *soupière en maillechort.* J'ai » souscrit pour vingt-cinq francs, et je suis » certain d'avance que vous applaudirez à mon » idée.

» Je termine ma lettre en vous apprenant » une fâcheuse nouvelle. Vous savez que je ne » puis pas souffrir les dettes et que je paie mon » tailleur avant qu'il m'apporte une redingote » ou un pantalon. Eh bien! je viens d'être vic- » time de ma confiance, car mon tailleur a fait » faillite; et la veille je lui avais prêté soixante- » quinze francs, qu'il est venu m'emprunter » en me disant que je sauvais son honneur. Cet » événement m'a été bien sensible, moins à » cause des soixante-quinze francs que parce » que cela m'a prouvé, ou que mon tailleur » m'a dupé ou que mes soixante-quinze francs » n'ont pu le sauver.

» Du reste voici la note exacte de mes dépen-
» ses de ce mois :

» Dîners et déjeuners.	62 f.	c.
» Blanchissage.	27	50
» Menus plaisirs et spectacles,	3	25
» Location de livres de droit.	21	
» Papier, plumes, pains à ca- » cheter.	17	
» Chambre garnie.	20	75
» Dépenses au café.	1	25
» Briquets phosphoriques.	12	
» Bonnes œuvres.	27	
» Coupe de cheveux.		50
» Total.	192 f.	25 c.

» Veuillez donc m'adresser un mandat de » 192 fr. 25. — C'est beaucoup ; — mais, si » vous voulez, ne m'envoyez pas les 25 cent., je » ferai des économies sur mes dîners. Adressez-» moi tout simplement un mandat de 192 fr.

» Votre bien dévoué fils,

» FÉLIX MOUSSARD. »

CHAPITRE XIII.

Des autres divertissements de l'étudiant.



uand on se livre à un examen plus ou moins approfondi des diverses classes de créatures qui vivent sur terre dans les airs, et même dans les eaux du puits de Grenelle, on reconnaît que tous ces êtres plus ou moins vertébrés sont les ennemis naturels d'une autre classe d'êtres qui cependant sont appelés à vivre dans le même lieu. — Ainsi, le brochet poursuit le goujon, le loup déjeune volontiers avec toutes les côtelettes d'un mouton; — le

milan regarde toujours de travers le simple moineau. Le cocher de cabriolet voudrait étrangler tous les cochers d'omnibus, etc., etc. — L'étudiant ne pouvait échapper à cette influence qui est une loi de la nature, et il a aussi une antipathie excessivement prononcée contre certains autres bipèdes; — antipathie que rien ne peut vaincre, et qui se révèle du jour où il est allé prendre sa première inscription à l'École de droit ou de médecine.

Les deux grandes classes des êtres souverainement détestés par l'étudiant, sont :

Les sergents de ville;

Et les portiers.

Aussi n'a-t-il pas de plus grand divertissement que de *faire aller*, quand il le peut, ces fonctionnaires publics et ces factionnaires privés.

Il n'est pas besoin, je pense, d'expliquer l'origine de la non-affection de l'étudiant pour le fonctionnaire public chargé spécialement de surveiller tous les Vestris qui se permettent un cancan qui effarouche la vertu du gouvernement, et tous les *premiers ténors* qui chantent *la Marseillaise* sur un ton qui agace les nerfs à ce même gouvernement.

Au lieu d'arrêter tout simplement le pas un peu hasardé ou la chanson prise sur un fausset trop fatigant, le sergent de ville arrête le danseur ou le chanteur lui-même, et l'accompagne au violon.



C'est outrepasser l'esprit tout conciliant de

ses attributions, le sergent de ville ne comprend pas toute la poésie de sa profession; —il empoigne brutalement et sans employer aucune de ces phrases aimables qui coûtent si peu, comme par exemple : — Monsieur, je suis réellement désolé d'avoir à vous conduire au violon ; et je vous supplie de ne pas m'en vouloir si je vous offre la main pour vous y introduire : — Passez le premier, je vous prie. — Ce à quoi l'étudiant, non moins poli, répondrait : Je n'en ferai rien; après vous.

— Non, je sais trop ce que je vous dois.... après vous.

— Je me ferai plutôt écarteler.

— Ah ! c'est donc pour vous obéir... Mais plutôt rien n'empêche que nous entrions tous deux en même temps.

Voilà comment l'on devrait se conduire dans un pays qui se vante d'être civilisé, et alors il y aurait vraiment plaisir à avoir des relations avec messieurs les sergents de ville.

En attendant, c'est toujours l'étudiant qui entre le premier dans cedit violon ; — mais, chose déplorable, souvent ses pans d'habits ne l'y suivent pas, — ce qui est fort gênant surtout quand on est enrhumé du cerveau.

Vous voyez donc bien qu'il n'est pas étonnant que l'étudiant n'idolâtre pas le sergent-de ville : — et, à part toute opinion politique, les danseurs de la Chaumière adorent les émeutes, parce que ça leur procure l'occasion de faire danser les sergents de ville.

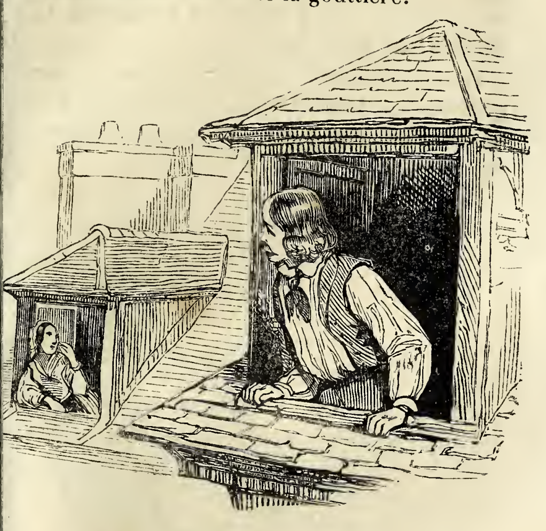
Mais ce divertissement coûte assez cher, et on ne peut pas se le permettre en tout temps ; — un sergent de ville détérioré est tarifé un prix fou par le président de la police correctionnelle.

Quant à la haine vouée au factionnaire privé nommé portier, elle provient de ce que ce cerbère est chargé de faire exécuter les consignes qui, dans presque tous les hôtels du quartier latin, ordonnent qu'on ne recoive pas de visites féminines passé minuit.

Les propriétaires ont la monomanie de prétendre que leur immeuble n'abrite que la vertu la plus pure de minuit à sept heures du matin, — et toute femme est impitoyablement consignée pendant ce laps de temps.

Aussi l'étudiant qui a une jolie voisine, et qui pour une foule de raisons ne veut pas corrompre le portier à prix d'or, — risque de se

casser le cou pour aller rejoindre ses amours par le chemin vicinal de la gouttière.



Aussi se venge-t-il agréablement de ses ennemis intimes, les portiers, en frappant à toutes les portes qu'il rencontre passé minuit.

Enfin, quand l'étudiant tient à se venger à la fois de son portier, de son propriétaire, de ses voisins et de toute la nature, il se met à étudier

la musique, — mais quelle musique, grand Dieu ! — la plus effrénée que l'on ait jamais pu imaginer pour transpercer l'oreille de la sensible humanité.

Il se met à jouer de cet instrument qu'une seule note... et quelle note ! — C'est-à-dire que ce divertissement a été probablement inventé par feu Néron de barbare mémoire !



CHAPITRE XIV.

Les examens non de conscience.

Ce n'est pas seulement pour mâcher des biftecks en caoutchouc, fumer de détestables cigares de la régie et danser un cancan plus ou moins perfectionné que l'homme a été jeté sur cette boule que l'on est convenu d'appeler la terre, et que les poètes s'obstinent à nommer une *vallée de misère :* ce qui est contraire aux plus simples notions de géologie, car ce serait plutôt une *boule* de misère.

L'homme, dans quelque position que le sort

l'ait placé , est appelé à faire quelque chose. — Les tailleurs font des culottes , les pharmaciens font des pâtes plus ou moins pectorales , les boulangers font des petits gâteaux , les gérants des sociétés en commandite font leurs actionnaires, et les notaires font banqueroute.

Bref, personne ici-bas ne reste totalement oisif ; chacun se rend plus ou moins utile à la société, et il arrive une époque de l'année où l'étudiant fait un retour sur lui-même et se dit : — Diable ! c'est dans six semaines mon examen, il faut que je pioche , ou sans cela je suis enfoncé !

C'est ce qui explique pourquoi, après avoir flâné tout l'hiver et une bonne partie du printemps, il se décide à secouer la poussière qui ternit les nobles couleurs de la tranche de son *Code civil.*

On a beaucoup célébré, en vers et en prose, le courage de Décius qui se précipita dans un gouffre, et de plusieurs autres guerriers anciens ou modernes qui se sont précipités dans des dangers plus ou moins grands ; — mais le courage de l'étudiant qui se décide un beau matin à se jeter à corps perdu dans le *Code civil* n'est pas moins admirable, et surtout pas

moins admiré de tous ses contemporains du même âge et du même quartier. — Le fâcheux de la chose, c'est qu'il s'y précipite souvent les yeux fermés : ce qui nuit un peu à l'étude de ce même Code civil.

Une fois qu'il s'est décidé à préparer son examen, l'étudiant ne quitte plus le volume qu'il s'agit d'apprendre par cœur ; car, dans notre siècle, si fécond en *spécialités*, on ne pouvait manquer de voir publier une foule d'ouvrages *spéciaux* pour chacun des examens de messieurs les étudiants. — Ces petits *manuels* sont écrits par demandes et par réponses, à l'instar de tous les bons catéchismes, et les têtes assez heureuses pour être douées de la bosse de la mémoire apprennent facilement un examen en une quinzaine de jours ; — puis, comme pour oublier tout cela il ne faut que huit jours, vous voyez que dans le court espace de trois semaines on a reçu son brevet de bachelier ou de licencié, et la tête n'est pas plus lourde qu'auparavant.

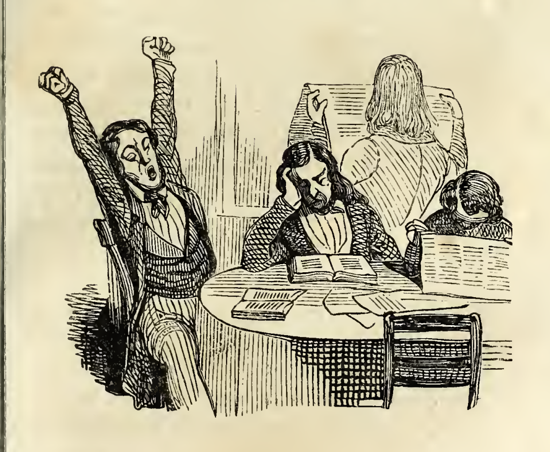
Quelques industriels du quartier latin avaient poussé jadis encore plus loin la *spécialité* de l'examen en faveur des étudiants qui n'avaient pas la bosse de la mémoire, et qui par consé-

quent ne pouvaient se fourrer dans la tête les petits *manuels* en question. — Moyennant un prix convenable, l'étudiant dans l'embarras faisait passer son examen par un de ces savants spéciaux. — Les doyens des facultés, ayant reconnu quelques inconvénients à ce genre d'étude, ont pris des mesures non moins spéciales qui rendent le retour de ces supercheries à peu près impossible.

On a établi dans tous les cabinets littéraires du pays latin des *salles d'étude* à l'usage de messieurs les étudiants qui n'aiment pas à travailler dans la solitude ; — mais les jeunes gens qui adoptent ce genre d'étude restent d'ordinaire six mois pour préparer un examen, attendu que comme dans ces salons on trouve les journaux tout à côté des volumes de Code civil ou de droit romain, la moitié des travailleurs ont bien leur volume ouvert devant eux, mais ce volume est presque toujours couvert par *le Charivari* ou *le National.*

Quant aux étudiants qui se décident à travailler réellement, ils sont distraits à chaque instant par les bâillements de leurs voisins; — et rien n'étant contagieux comme ce genre d'exercice de la mâchoire, — quand un lec-

teur bâille tous les autres se metten taussi forcément à bâiller. — Or, cette manière d'étudier le Code civil n'est profitable qu'aux muscles des bras et de la poitrine.



Les examens ont cela de bon qu'ils forcent les étudiants à faire au moins connaissance avec le visage de leur professeur le jour où ils vont, d'après le règlement, lui demander un certificat d'assiduité. — Au moins ça ne l'ex-

pose plus à commettre de méprise sur le physique de ces messieurs, et, quand on parle dans la société de M. Duranton, par exemple, à ne plus dire : — *M. Duranton! Ah! oui, je connais, un grand maigre!*

Après cela, il est même très-bon qu'avant d'aller faire sa visite à son professeur, pour lui demander cedit certificat d'assiduité à son cours, il se soit rendu à son cours au moins une fois pour jeter un coup d'œil sur la face et sur le profil de ce même professeur; — sans quoi l'imprudent jeune homme s'expose à renouveler la scène suivante quand il va frapper à sa porte.

— Toc, toc!

On vient ouvrir.

— Monsieur Bravard!

— C'est ici, monsieur.

— Je désirerais lui parler, monsieur.

— C'est moi, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

— Ah! vous êtes monsieur Bravard, professeur du Code de commerce? — Je venais vous demander un certificat d'assiduité à votre cours.

Or, vous conviendrez qu'il est difficile à un

professeur de certifier qu'un étudiant est venu régulièrement à son cours pendant six mois ou même un an, quand cet étudiant ne connaît pas le visage de ce professeur; — à moins d'admettre qu'il a la vue excessivement basse, et qu'il ne sache pas qu'on a inventé les lunettes pour remédier à ce genre d'infirmité.

Tous les étudiants ne s'exposent pas à la mésaventure ci-dessus, — mais presque invariablement ce dialogue s'établit entre le jeune homme et le professeur.

— Vous désirez un certificat d'assiduité; mais, monsieur, je ne crois pas vous avoir vu très-souvent à mon cours.

— Ah, pardon, monsieur! je n'ai pas manqué une seule fois depuis l'ouverture.

— C'est étonnant! où donc vous placez-vous?

— Derrière la première colonne à droite, c'est ma place invariable; je suis toujours derrière la première colonne à droite en entrant: c'est ce qui explique pourquoi vous ne m'apercevez pas très-bien.

Cette bienheureuse colonne de la salle de l'École de droit partage avec les buissons du théâtre de l'Ambigu le privilége de pouvoir

cacher une armée tout entière, comme dans les mélodrames de M. Guilbert de Pixérécourt.

Quand arrive le terrible jour de l'examen, l'étudiant, même le plus Balochard, a une mine beaucoup moins joyeuse que lorsqu'il se rend à la Chaumière; — le cœur palpite très-fort lorsqu'on endosse la robe noire de rigueur. Et l'huissier, tout en vous aidant à passer la manche, ne vous rassure que tout juste en vous apprenant que les examinateurs sont très-difficiles, qu'ils ont déjà refusé dix-sept élèves depuis le matin!

Alors on commence à trouver qu'on a peut-être eu tort de tant se hâter de donner ses soixante ou même ses quatre-vingt-dix francs à titre de consignation; ces fonds semblent bien aventurés, — et, à l'instar de Lepeintre jeune dans *les Cabinets particuliers*, le néophyte revêtu de la fatale robe, qui lui donne un air encore beaucoup plus pâle, se répète plusieurs fois à lui-même : — *Je voudrais bien m'en aller!*

Mais, hélas! il n'est plus temps, la porte s'est ouverte, et la nouvelle fournée des quatre postulants s'avance devant ses juges d'un pas plus ou moins solennel et à l'instar des *Matas-*

sins qui défilent dans la cérémonie du *Malade Imaginaire.*



L'infortuné, qui la veille encore se croyait si sûr de ses *demandes* et de ses *réponses* sur le Code civil, lui qui se croyait fort comme un Turc sur le droit romain, s'aperçoit bien vite que son instruction n'est pas encore parfaite;

— et au lieu de définir exactement un *contrat de vente* ou *de louage*, l'apprenti jurisconsulte balbutie, pâlit et sue à grosses gouttes, — ce qui ne définit rien du tout.

Aussi, au bout d'une heure, lorsque l'étudiant sort de sa robe, son affaire est dans le sac : — et le secrétaire de la Faculté, entr'ouvrant la porte de la salle d'examen, vient lui annoncer que le résultat du scrutin donne *trois rouges* et *deux noires!* — Refusé! — Il faut se représenter de nouveau dans un mois, et consigner soixante ou quatre-vingt-dix nouveaux francs!

Il est vrai qu'en guise de consolation on reçoit les sardoniques compliments de condoléance de ses amis, et qu'on donne à l'huissier cent sous de location pour cette robe de malheur.

Après cela, il est rare qu'après avoir été refusé trois ou quatre fois un étudiant ne finisse pas par être reçu; et alors il célèbre sa victoire par un festin joyeux, plus connu dans la société du quartier latin sous le nom de *culotte*, et, en reprenant le soir le chemin de son domicile, le nouveau *bachelier* ou *licencié* chante, en compagnie de ses amis, *la Marseillaise*

ou toute autre romance plus ou moins anacréontique. Cela trouble bien le repos des vieux naturels de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel ; et si on leur demandait d'abord la permission d'exécuter ce concert, il est probable qu'ils la refuseraient : — c'est ce qui fait qu'on s'en prive parfaitement.



CHAPITRE XV.

Dissertation philosophique mais non humanitaire sur les vacances.



On ne peut pas se livrer pendant douze mois de l'année à un travail aussi assidu que celui que s'est imposé l'étudiant. — Il n'y a pas de tempérament qui résisterait à cela.

Aussi les professeurs de l'École de droit se sont-ils dit dans leur tendre sollicitude pour leurs élèves : — Mes amis, nous ne vous ferons pas de cours pendant quatre mois de l'année ; et,

pour nous consoler de votre absence, nous continuerons bien exactement à toucher notre traitement le premier de chaque mois. — Cette résolution nous a coûté beaucoup ; — *mais il le fallait, il le faaalait.*

Bilboquet, auquel les professeurs empruntent ainsi son expression favorite, aurait parfaitement droit de leur riposter à son tour : *Messieurs, ceci est de la haute comédie.*

Du reste, ce ne sont pas seulement les professeurs des Écoles de droit, de médecine et du collége de France, qui éprouvent le besoin de s'essuyer le front et de se croiser les bras, après avoir travaillé *trois heures par semaine*, pendant sept mois ou huit mois (deux leçons d'une heure et demie chacune, on voit que le calcul est rigoureux).

Bon nombre d'autres fonctionnaires publics se sont aussi fait adjuger des vacances, sous le prétexte de lassitude générale dans tous les membres ; et, suivant les règles d'une admirable logique, ce sont précisément les fonctionnaires qui devraient être en permanence pendant toute l'année qui s'amusent à fermer le temple de la justice et à mettre la clef sous la porte.

Les Chinois ne sont pas encore arrivés à cet excès de civilisation. A Pékin, les juges font leur métier pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année ; et les plaideurs qui vont les trouver n'ont pas le désagrément de s'entendre dire par l'huissier :

— Messieurs, vous repasserez dans trois mois. M. le président est allé pêcher des goujons dans le fleuve Jaune.

On a beau dire, les Chinois ne sont pas déjà si Chinois qu'on leur en fait la réputation.

Il est encore une classe d'employés du gouvernement qui ne pouvait pas se dispenser de se reposer aussi de ses énormes fatigues, — ce sont les bibliothécaires plus ou moins conservateurs des livres nationaux. Comme ces messieurs sont forcés par leur service de se promener pendant quatre heures par jour dans les salles de la Bibliothèque royale, ils s'absentent aussi pendant septembre et octobre ; sans cela, ils mourraient à la tâche. — Je plains très-vivement le sort de ces infortunés.

Les départs des étudiants commencent dès les premiers jours de juillet. — Ce sont surtout les élèves de première année qui tiennent à aller revoir la Normandie ou tout autre pays qui

leur a donné le jour. — Ils retournent chez eux pour travailler, attendu qu'ils se proposent de passer leur examen à leur retour.

Les élèves qui doivent passer leur thèse sont les retardataires; car, ayant une juste confiance dans leurs forces et dans leur instruction, ils ont toujours reculé le jour fatal où ils devaient se présenter devant leurs juges. — Mais enfin, à force de reculer, il faut bien finir par sauter.

C'est vers le mois d'août que les passants qui circulent dans les rues Saint-Jacques et de La Harpe jouissent du coup d'œil aussi rare que curieux d'étudiants surchargés de livres, de codes civils et de bouquins eux-mêmes surchargés de poussière.

Ce sont les élèves qui sont allés louer chez les bouquinistes tous les auteurs nécessaires à consulter pour la confection de la fameuse *thèse*, qui traite, comme on le sait, l'un des points les plus importants de la jurisprudence ou de la médecine. — Et Dieu sait si la médecine et la jurisprudence manquent de point obscurs, surtout depuis qu'une foule de savants ont prétendu les expliquer chacun à sa manière!

Or, pour bien éclaircir ce point plus ou moins

obscur, on ne doit s'en rapporter qu'à des auteurs de poids.



Lorsqu'après cet examen plus ou moins brillant (plus souvent *moins*) arrive enfin le jour du départ, l'étudiant est ordinairement conduit jusqu'au marchepied de la diligence par une jeune personne très-sensible qui inonde de ses larmes la cour des messageries Laffitte et Caillard ; ce qui est très-malsain pour les autres voyageurs, ils prennent de l'humi-

dité. L'étudiant étant homme et Frrrrançaais, a plus d'empire sur son cœur et sur ses glandes lacrymales. Aussi, grâce à sa force d'âme, parvient-il à continuer à fumer tranquillement son cigare, en disant à son Ariane :

— Allons, Fifine, allons, ne pleure donc pas comme ça, c'est des bêtises.

— Vois-tu, c'est plus fort que moi !... Je ne pourrai jamais t'attendre pendant deux mois !

— Comment dois-je prendre ces paroles, Fifine?

— Je les prends, que je me périrai !

— Allons, Fifine, pas de ces idées-là... Tiens, voilà six sous, tu monteras dans l'omnibus pour traverser le Pont-Neuf... et jure-moi que tu ne regarderas seulement pas la rivière...

Puis, dès que l'appel des voyageurs commence, l'étudiant imite l'écureuil dans un de ses plus périlleux exercices et grimpe sur l'impériale après avoir déposé un dernier baiser et une dernière bouffée de cigare sur l'œil de sa plaintive tourterelle, qui s'écrie :

— Tu m'écriras... bien sûr?

— Du premier relais... Fifine... du premier relais.



Quelques jours après, le jeune voyageur ar-
rive au sein de ses lares, se fait des reproches

de n'avoir pas encore songé à accomplir sa promesse, se dit :

— Il est huit heures du soir... Qu'est-ce que fait ma pauvre Fifine dans ce moment-ci.... je suis sûr qu'elle est à sa fenêtre, et qu'elle regarde les étoiles en pensant à moi...

Or, à la même heure, la jeune veuve, qui menaçait de se périr de désespoir, prend une glace, et même deux glaces, au Palais-Royal,



pendant que, pour se distraire pendant les longues soirées d'octobre, l'étudiant, relégué à la campagne, se voit obligé de faire un cent ou même plusieurs cents de piquet avec le curé du village, — ou de jouer en famille un nombre indéterminé de parties de loto.



CHAPITRE XVI.

Fin finale.



Prenez une chenille, ou, si vous avez des préjugés vulgaires et si vous éprouvez du dégoût pour ce petit être, qui pourtant est fort inoffensif, — *regardez* une chenille, suivez attentivement sa croissance et ses allures pendant cinq ou six semaines, et vous finirez par assister au spectacle étonnant d'une métempsycose : — l'insecte rampant devient un

brillant papillon. Eh bien, toujours sans autre comparaison, l'étudiant nous offre le spectacle prodigieux d'une métempsycose non moins étonnante, — seulement elle a lieu en sens inverse; c'est-à-dire qu'après avoir voltigé pendant trois ans à Paris, — le brillant papillon, une fois retourné en province, se transforme en chrysalide pour le restant de ses jours.

Du jour où il est reçu avocat ou docteur en médecine, l'étudiant n'est plus le même homme, il achète un habit noir, il fait couper ses cheveux, il ne prend plus de tabac qu'en prise; — bref, il devient un jeune bourgeois rangé, montant exactement sa garde, et ne connaissant plus les dominos même de nom.

L'un se met à courir après les malades, l'autre après les plaideurs, — celui-ci après les ministres qui disposent des places de substituts, — et celui-là enfin après les jeunes filles richement dotées!!

Ce sont surtout les futurs avoués ou notaires qui entrent le plus avant dans les voies d'une réforme complète : — ils se mettent en elbeuf noir des pieds à la tête, — habit, pantalon et gilet. — Le noir donne un air grave qui inspire beaucoup de confiance aux pères et mères

de famille ; — ils se disent dès le premier abord : — Voilà un jeune homme en elbeuf noir qui bien certainement fera le bonheur de notre Virginie !



Le jeune homme continue à fasciner la famille, il apprend à jouer au reversi, et se plaint d'avoir mal au cœur quand quelqu'un fume par hasard un cigare à côté de lui.

Bref, avant la fin de l'année il épouse une jeune personne agréablement dotée par la nature et plus agréablement dotée par ses parents.

Ce qui lui permet d'acheter une étude de notaire avec panonceaux dorés, — et, en vertu des pouvoirs que lui donne sa nouvelle profession, il fait des testaments, des contrats de vente, des contrats de mariage, etc., etc., c'est-à-dire qu'il fait tant de choses, que quelquefois même il fait banqueroute.

Les étudiants entrés dans la robe noire du ministère public se marient moins vite, mais ne se livrent pas à une morale moins effrénée. — Ils enfoncent Démosthènes et Cicéron à propos du plus petit délit forestier, les pères de l'Église sont auprès d'eux bien peu de chose quand il s'agit de flétrir en police correctionnelle un danseur qui s'est permis le *cancan*.

Enfin, arrivé à quarante ans, l'ex-étudiant, en quelque position que le sort l'ait placé, a immanquablement pris une femme, du ventre et des lunettes.

Ce que c'est que de nous, grand Dieu !

C'est-à-dire que cela rend un homme totalement méconnaissable ; et lorsque l'ancien étudiant fait un petit voyage à Paris, — c'est à

peine si, dans ce gros bourgeois, l'œil de Fifine elle-même peut reconnaître son ancien Alfred à quinze pas et à quinze ans de distance. Il est vrai qu'Alfred lui-même ne reconnaît plus guère Fifine, la séduisante grisette, dans la respectable sage-femme ornée d'un cabas, d'un chapeau d'ouvreuse de loges, d'un tour fabriqué de cheveux qui ne lui appartiennent pas, et de pattes d'oie qui ne lui appartiennent que trop.



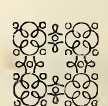
Hélas, mon cher monsieur, — hélas! quelquefois l'étudiant finit plus tristement encore,

et l'ex-héros de la Grande-Chaumière, l'ex-lion du grand estaminet de l'*Univers*, l'ex-séducteur de toutes les plus jolies grisettes de Paris, cet étudiant enfin dont la poitrine d'homme a été calcinée par tant de brûlantes passions, — y compris celle du billard et des petits verres, — n'a plus au monde qu'une seule passion, — celle de la pêche à la ligne.



O Code civil, si c'est là l'influence que tu exerces sur les plus nobles facultés de l'homme, — on devrait faire une loi pour défendre l'étude des lois !

TABLE.



caricatures, les 99 centièmes de ce qui paraît en ce genre sont imprimés par elle; c'est dire qu'elle seule possède un assortissement bien complet des dessins comiques destinés à l'amusement.

ESTAMPES, — ALBUMS, — LIVRES ILLUSTRÉS, — CARICATURES, — RECUEILS POUR JETER SUR LES TABLES DE SALON, — MODÈLES DE DESSINS, — ORNEMENTS, — MOTIFS POUR LES DESSINATEURS DE FABRIQUE, etc., etc., etc.

ALBUMS DE POCHE. Sous le titre de *Miroir du Bureaucrate*, — *Miroir du Collégien*, — *Miroir du Calicot*, — *Miroir du Pique-Assiette*, etc., format des Physiologies et du prix infiniment modique de 50 cent.

FOLIES CARICATURALES, fort piquant album de salon, paraissant par livraisons remplies d'une myriade de folies grotesques. Prix de la livraison, 50 cent.

L'ALBUM CHAOS, ouvrage du même genre, dessiné à la plume et pouvant servir de modèle de croquis. La livraison, 50 cent.

HISTOIRES PLAISANTES DE MM. *Jabot*, — *Crépin*, — *Vieux-Bois*, — *Lajaunisse*, — *Lamchasse*, — *Vert-Pré*, — *Jobard*, — *Des deux vieilles Filles à marier*, — *et d'un Génie incompris.* — Prix de chaque album, 6 fr.

CHOIX IMMENSE D'OUVRAGES DE TOUS GENRES POUR CADEAUX D'ÉTRENNES, — SOUVENIRS DE VOYAGE, — LIVRES A GRAVURES, etc., etc.

Publications pour Enfants.

LA MORALE EN IMAGES, texte par MM. *l'abbé de Savigny*, — *Léon Guérin*, — *O. Fournier*, — *A. Auvial*, — *Michelant* et *madame Eugénie Foa*; —Dessins de MM. *Alophe*, — *Beaume*, — *Charlet*, — *Jules David*, — *Deveria*, — *Francis*, — *Johannot*, — *Janet-Lange*, — *Louis Lassalle*, — *Léon Noel*, — *C. Roqueplan*, — *E. Wattier*, et autres, publié sous la direction de M. *Ch. Philipon.* Livraisons de 25 cent., 40 livraisons forment un volume dont le prix sera porté à 12 fr. aussitôt qu'il sera complet.

LE PANTHÉON DE LA JEUNESSE, histoire des Enfants célèbres, 50 cent. la livraison. — LES SOIRÉES D'AUTOMNE, nouvelle morale en actions. 25 cent. la livraison. — LE VOCABULAIRE DES ENFANTS, — le LIVRE D'IMAGES, etc., etc.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON.